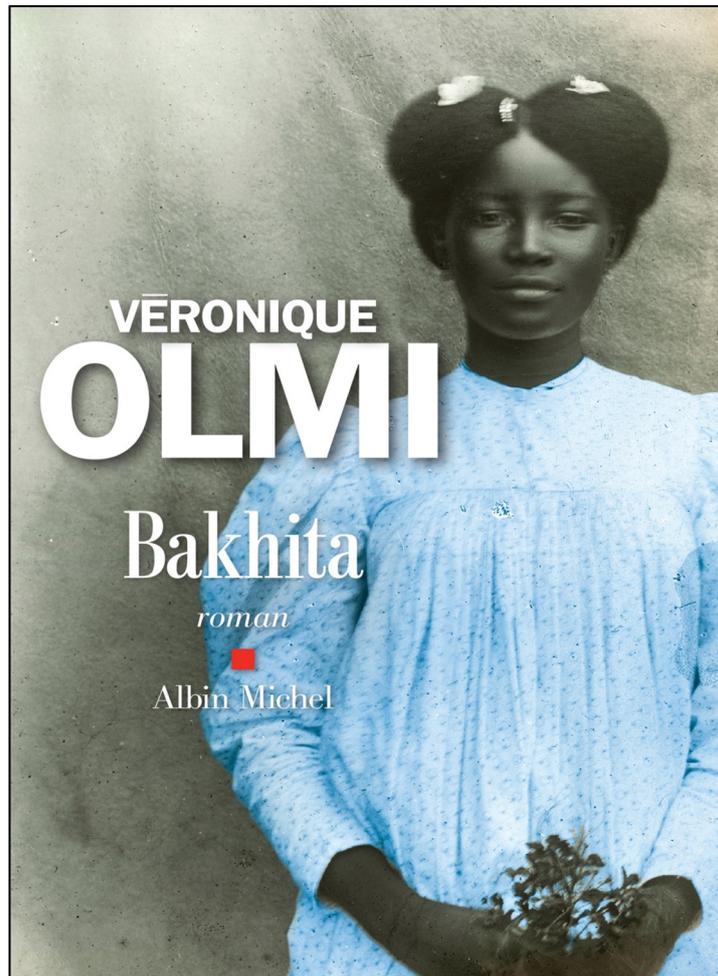


BOOKS

Véronique Olmi, *Bakhita*, Paris, Albin Michel, 2017, 464 p.



Avec ce roman initiatique écrit à la troisième personne, Véronique Olmi nous invite à comprendre la grande Histoire par l'intermédiaire d'une histoire personnelle bouleversante : celle de Bakhita, être exceptionnel ayant parcouru un trajet exis-

tentiel sinueux depuis une enfance heureuse avant sept ans, en passant par l'esclavage le plus dur au Soudan, jusqu'à la canonisation à la vieillesse.

La mise en exergue de Primo Lévi (*Si c'est un homme*) nous met en garde

sur le parallélisme entre l'esclavage africain et celui institué par le fascisme dans les camps de concentration allemands et nous donne ainsi la clé du roman. Enlever tout à une personne, jusqu'à son nom, c'est la rendre extrêmement vulnérable et cela demande en contrepartie une force d'autant plus grande « pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste. » (p. 9) C'est la force que Bakhita trouvera en elle pour franchir des souffrances incroyables et pour rester digne jusqu'à la fin. Ce prénom reçu par la protagoniste après son enlèvement à sept ans signifie « la Chanceuse ». Un drôle de prénom pour celle qui perd brusquement ses repères, car ce sera l'appellatif qui la représentera dans la plus difficile période de sa vie et qui laissera des traces dans toute son existence ultérieure. C'est le prénom qu'elle a dû investir avec toute sa volonté de survivre afin de le rendre acceptable.

L'entrée dans la trame du récit annonce explicitement qu'une « histoire merveilleuse » va suivre. Invitée à raconter sa vie, Bakhita en fait le récit devant Ida Zanolini, journaliste, qui nous restitue ses paroles dans une narration à la troisième personne. Les souvenirs de Bakhita sont exposés chronologiquement et émergent dans un univers de pauvreté et d'injustice extrêmes. Heureusement, jusqu'à sept ans, Bakhita vit dans une famille qui l'aime et ce solide fondement lui permet de retrouver l'équilibre chaque fois qu'elle est exposée à la souffrance et, donc, de se redresser. Initiée à la vie dure de son pays, elle aura dans toutes les circonstances de l'empathie pour ses semblables. Arrivée en Italie, elle se rend vite compte que l'apparente liberté des blancs n'est pas exempte de malheurs : la pauvreté, la maladie, l'injustice existent partout.

Bakhita a donc à parcourir une initiation ponctuée de beaucoup de moments critiques. Ses qualités du départ, énoncées par sa maman, « elle est douce et bonne », sont souvent menacées par la violence des autres. Malgré la souffrance infligée par l'esclavage, elle reste jusqu'à sa fin « douce et bonne », un être-lumière. Véronique Olmi nous fait entrer dans la peau du personnage en nous permettant l'accès à des pensées qui nous révèlent un être têtu, décidé à ne pas tomber. Quant aux autres personnages tels que les parents, les autres enfants esclaves, les maîtres ou les religieuses, ils sont sommairement esquissés, mais par des traits vifs et édificateurs.

L'action du roman se déroule chronologiquement en suivant les souvenirs que Bakhita raconte à Ida Zanolini, des souvenirs qui commencent avec sa naissance en 1866 dans le village d'Olgossa à Darfour et qui finissent avec sa canonisation et sa vieillesse en Italie, dans la région de Vénétie. Le village d'Olgossa où la protagoniste vit sa petite enfance est le symbole même du paradis terrestre. Les parents sont des êtres lumineux qui seront confondus (et pas totalement remplacés) à l'âge adulte avec les divinités chrétiennes. Le Soudan de l'esclavage est le lieu du mal suprême, l'enfer – un enfer que les guerres mondiales vont instaurer aussi en Europe.

Le livre entier est un cri contre l'injustice de l'esclavage, mais aussi une acceptation de la souffrance comme étant le fondement même de la religion chrétienne (Jésus lui-même a passé par des épreuves d'une violence extrême). Ce qui n'empêche pas Bakhita de lutter de toutes ses forces pour améliorer la vie de ceux qui sont autour d'elle, surtout celle des enfants.

BOOKS

L'écriture à la troisième personne suit fidèlement les pensées de la protagoniste et, par conséquent, a des vitesses différentes : elle rend l'essentiel quand il s'agit de l'action, mais laisse libre chemin aux rêveries compensatrices quand il s'agit des séquences qui se passent dans l'imagination de la fille (tel l'épisode de l'oiseau protecteur que Bakhita invoque dans un moment de cruauté intenable pour l'aider à franchir le trop-plein de souffrance).

Malgré les qualités indéniables du roman, nous devons signaler un point

faible : cette obligation qu'a eue l'écrivain de restituer le déroulement d'une vie réelle rend la fin du livre un peu forcée. On a l'impression d'être un peu brutalement conduit vers certaines conclusions sur la religion ou sur le fascisme italien. *Bakhita* reste néanmoins un livre formateur pour tout lecteur qui a la chance de l'avoir dans ses mains. Le contact avec la souffrance extrême relativise les ennuis de tous les jours. Cela permet de trouver des raisons pour continuer lorsque l'on n'en trouve plus, mais aussi de poser un nouveau regard sur ce qui nous entoure.

SIMONA MARICA (ILIES)¹

¹ *Cette contribution est un hommage au centenaire de la Grande Union roumaine de 1918.* Simona ILIES a suivi des études de Français-Roumain et Littérature Comparée à la Faculté des Lettres de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj. Elle est une présence constante dans les jurys Goncourt des étudiants de Cluj. Ses domaines d'intérêt sont : la littérature post-moderne, l'œuvre de J.M.G Le Clézio et la géocritique. Email : simonailies2005@yahoo.fr